

Je prends mon élan, cette branche si difficile à atteindre me nargue. Je brandis mon bras droit, mes cinq longs doigts vers le haut comme pour faire une sorte de signe à ces oiseaux gribouillés. Une pluie fine et noire ruissèle sur mon corps frêle, je sens ma barbe humide qui me chatouille les narines. Les volatiles semblent immobiles, l'un deux, le plus grand, me fixe. Posé sur une branche, il m'observe.
Il nous observe car je ne suis pas seul. Décuplée, ma figure devient motif, radié de la scène je ne suis que trame.
Les cantateurs aviaires sont chanceux eux, colorés et expressifs, ils ont de quoi plaire. Rectangle jaune sur fond jaune, mon voisin sectionné en deux, je ne peux me retourner pour le regarder, mon cou est paralysé. J'entends seulement gazouiller à mes pieds. Des petits cris affectifs et chétifs, rien de tel pour me rassurer.
Je regarde alors au loin vers cette immensité bleue, ciel à la fois désolant et merveilleux. Je n'avance plus.



1



2

Je fronce mes paupières : la mâchoire monstrueuse au rire clownesque me sourit insolemment. La bouche démultipliée telle une cuirasse antique ou autre tête de loup épurée s'avance comme pour m'embrasser. Je ferais de cette carcasse de cétacé un véritable accordéon fragilisé si elle venait à me stranguler. Cette échelle molle ouatée m'inspire presque à me reposer sur ses ricochets ondulatoires : hamac chimérique. La répétition de dunes marronnes inversées est en suspens, ses doigts crochus et filandreux se rejoignent timidement. Mes yeux pratiquement clos ; un masque arraché s'exhibe ou ne sont-ce que de simples côtes émaciées ? Mon regard fertile, imagiatif me joue des tours !



Les vifs reliefs empâtés se cognent et s'étreignent vigoureusement. Le profil du crâne de faisane à la crête flamboyante, aux prunelles évidées, s'efface au profit de sa corpulence charnue. Sa poitrine saillante telle des hauteurs compactées se mue en de grossières langues bovines saumon. Ces cuisses de volailles pêches font office de biceps haussés, elle baigne frivolement dans l'amoncellement de lumière ambrée. L'asphalteuse ampoulée se dandine en faisant se bécoter les deux amants enlacés. Ses petits pas saccadés laminent tout sur son passage tel un pilon enragé. Cet étirement somatique fait vibrer les voyeurs avertis et les michetons déboussolés. Une créature de l'éros transfigurée en une amuseuse dunkerquoise, un drôle de défilé. L'impressionnante crinière safranée s'extirpe sauvagement du céphal de sa propriétaire exhibitionniste. L'étrange mono mascarade fixée d'en dessous prend une toute autre tournure.

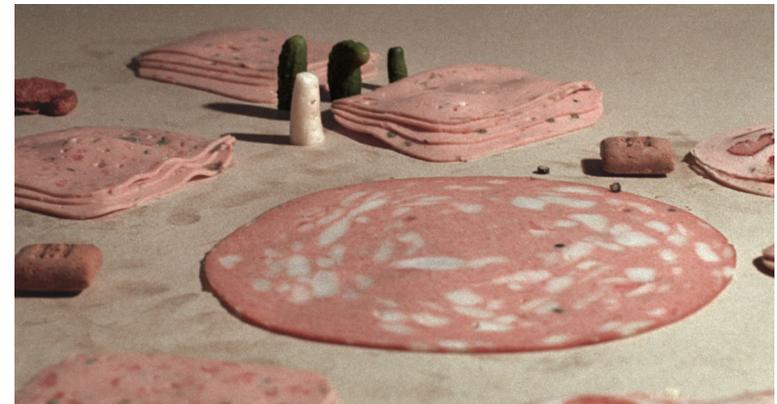
Conséquences de cette soirée de débauche, les queues sont flasques. La bouche entrouverte des individus abonde de rouge anglais, leurs yeux jaune soleil sortant de leur globe font ressortir leurs pupilles dilatées. Plongés dans un sommeil éthylique, leurs corps sont empilés tels des cadavres perniciox. Son masque squameux lui donne des airs de dandy insolent, regard évasé il nous prend de haut. Leurs ailettes contractées dissimulent un abdomen bondé : énonciateur d'un laborieux sevrage ou d'un fabuleux festin. Attendons le mareyeur pour le savoir !



L'étalage de couvertures ou de tapis roses carnées telles des marches molles envahissent le sol profané. Le cercle imparfait perforé de dizaines de globules incolores préside l'assemblée organisée. J'observe mes confrères, bien trop sages et austères à mon goût, debout comme des piquets dans l'ombre ; leur peau est saturée de pustules verdâtres acidulées. Nous sommes laissés là à périr tels de vulgaires produits d'une société inconsciente.

Nos effluves pouacres embaument l'espace, provoquant pour nos fins regardeurs un sentiment de déboire. De petits grains châtaigne déclenchent la zizanie parmi les estrades rongées et affirment leur supériorité en cassant la monotonie de notre quadrillage symétrique.

Vitrine artificiellement comestible, tu me dévores des yeux.



10

La nuit flegmatique est éclairée par de nombreux lampadaires parsemés. Leur illumination chaude telles d'ancestrales lanternes essentielles vitalise quelque peu l'austérité de la fabrique affairée. Rien ne pourrait perturber cet insalubre dynamisme habituel. La foule de nuages poreux se confond avec cette pléthorique bouffée empoisonnante, pourtant instituée dans nos mœurs.

Brusquement, une lueur menthe fluorescéine sillonne le firmament excédé pareil à des aiguilles diaphanes. Le vers de terre céleste aux contours italiens se dessine publiquement face à l'immobilisation des agents outrés. L'essaim d'épieurs conditionnés s'empresse d'en informer les intransigeants supérieurs. Le tracé smaragdin cerne chaque mouvement de l'irréductible fumée fugace, méphitique. Cet acte médusant résolument politisé accablera les pécunieux patrons et éclairera les citadins ou devrais-je dire les quelques cillies aveuglés, embourgeoisés.



Désert, je dirais même apocalyptique. Quelques objets échoués sur ce sol pourpre ; on distingue des boutons et des pinceaux tordus. Tordus de leurs efforts difficiles ; orange, bleu, vert et rouge, voici les pigments qui composent la toile. Au loin, des êtres monstrueux dévorant le reste des décombres. Leurs bras comme des trompes aspirent le sang de leurs proies. S'étend devant moi une masse de résidus d'excréments dégageant une odeur indigeste : une prairie de saleté répugnante. Une fumée verdâtre s'en dégage tels des émanations toxiques d'épaves radioactives. Je détourne mes yeux de ce triste décor par peur de produire de cet infâme mélange putride.

Tu es là, caché derrière ton cadre, ton regard échappe à cet étrange spectacle.

Tu refuses d'y faire face, notre environnement n'a plus sa place dans ta conscience. Pourtant, plus le temps passe, plus cette scène devient apaisante. Les gestes mécaniques des créatures deviennent rassurants comme s'ils engloutissaient tous les ennuis de notre société en perdition.

« Regarde-les seulement un instant, comment pourrais-tu illustrer ce qui t'entoure sans vouloir prendre la peine de connaître cette foule ? ».

Sans réponse, je me dirige vers la montagne de déchets mauves. Cacophonie à mesure que j'avance, les objets métalliques chantent un air désagréable en se rencontrant. Leur son infernal égale leur forme tranchante, mes semelles se détériorent pas après pas. La rouille ne cesse de les souiller, la masse ne sera bientôt plus qu'une mer d'oxydation.





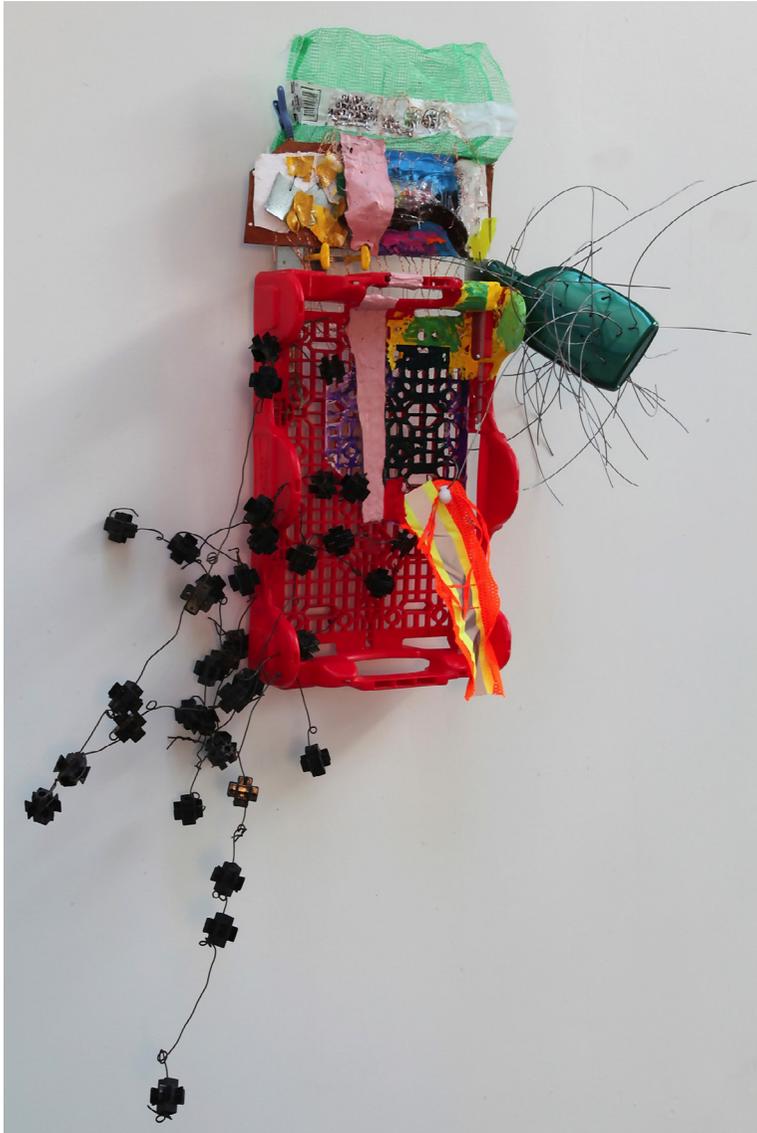
15

Les pomélos dupliqués s'estompent au profit du lingot limpide surligné. Seul l'un de ces rutaceae laqués rayonne, guidant la flamme tenue par la main sacrée de l'icône immortalisée. Les fidèles gisants qui prêchent leurs irréfutables opinions forment une masse décente magistrale. L'orgueilleuse manufacture grondante crache son opaque buée blonde, la vapeur solaire obscurcie ces habitations analogues, homologuées. C'est au tour du rapace césarien envoûté par sa célébration polychrome, jouant de sa suprématie abusive, de se vider sur les toits jumeaux. Cette profusion artificielle mènera à l'autodestruction du géant désargenté de grandeur. Avides de fortune, les ouvriers sont bernés. Victimes de leurs choix prescrits par leurs orateurs bedons qui maçonnent candidement leur ultérieur licenciement indu. L'engrenage capitaliste infatigable ne fait que renforcer l'illusion de ce fantôme collectif. Beaucoup y laisseraient leur vie moyennant quelques opportunités trop souvent faussées.



Je m'efforce de ne pas trébucher sous peine de ne plus jamais voir la lumière du jour, si je puis dire. Car ce qui m'entoure n'a rien de naturel et est au contraire bâti par sa main affirmée. J'escalade cette interminable tige métallique soudée à de spectaculaires disques ambulants, un véritable radeau profilé mobile. La lumière blafarde qui m'entoure me freine dans mon ascension. Je lève la tête : du blanc à perte de vue, scandaleuse pureté, aseptisation brute qui ne peut qu'être imposée. Je poursuis ma quête ; sous mes pieds déchaussés, un immense cratère qui d'un autre point de vue paraîtrait être un imposant monolithe, les parois rocailleuses m'apparaissent d'hasardeux vestiges d'un temps révolu. Je navigue à travers cette éminence lunaire aux météores phosphorescents de plus d'une dizaine de milliers d'années. Merveille oubliée renaissant au moyen de quelques regards transportés. Seul sur cet astre central, je pénètre péniblement à l'intérieur de la cavité. La grotte est accueillante, en parfaite contradiction avec ce volume cubique si neutre, si stérile. Au-dessus de moi des taches vives tapissent les parois mauves, un dégradé d'ocre s'estompe dans du vert luminescent. Un geste emporté est sans aucun doute survenu il y a peu.

Le fluide encore frais me reste collé aux doigts. Tout d'un coup mon corps est entièrement recouvert d'une texture nuisible, un liquide gluant, visqueux, d'une noirceur amère. Je frotte, gratte ma peau afin de m'en débarrasser. En vain je suis souillé, exploité : ils m'ont bien eu !



Comme un air de vide grenier, désordre de couleurs aspergées au cœur de cette imbrication posée. Des serpentins fugitifs jaillissent de ces sérieuses lettres grasses, ma vision s'acclimate mal face à ce carnaval pastel. Cette surabondance de pièces manufacturées perd de leur usage, elles se mêlent à ce tohubohu grandiose qui se révélerait presque sarcastiquement harmonieux. Un peigne aux reflets turquoise sur lequel s'érige de longs crins métalliques aiguisés, cela prend une tournure gaie, quand on pense que ce dernier est transpercé par l'allégorie de ce qu'il brosse. Ces brins exercent une force contre le mur immaculé qui me fait grincer des dents, je redoute la trace de leur passage. Somme toute, le dramatique dessein de la cloison ne me concerne guère. Cette cagette incandescente fixée au portemanteau enfantin affirme péniblement son existence quasi déguisée d'ornementations dérisoires. Quant au filet vert émeraude, en voilà un qui ne s'est pas retrouvé autour du cou d'une créature marine désorientée. Le ruban thermocollant couleur chair semble être un morceau de peau de reptile séché. Je suis bel et bien face à un ossuaire d'objets périmés, face à un quotidien bien trop répété : qu'elle beauté chaotique ! À la fois brute et recherchée, le gabarit m'apparaît comme une réminiscence d'enfance. Je me remémore magnifier mon seau vermillon et son anse poussin, indéniablement industriel et qui pourtant m'accompagnait dans mes pires moments de solitude.



20

Les sapides sourires vermeils flottent obliquement entre ces gerbes médusées. Leurs papilles alléchées fondent, sorte de cire d'un lumignon se consommant. Les astéroïdes fleuris transpercent les humides strates rincées par d'innombrables gestes calculés. Face à cette dissémination de santolines arrosées, je m'exalte et m'enflamme au dos de ma monture strasbourgeoise. J'ingurgite somnambuliquement ce breuvage bariolé tout en filtrant méticuleusement ses résidus saumâtres. La pellucide libellule se pose sur son butin flétri, ses élytres tubulaires sont pour le moment inopérants. J'escompte impatientement la chute du pieu affilé contre l'ingénue courbe charcutière.

Références

- 1 *Obne Titel*, 1991
Martin Kippenberger
Huile, peinture aérosol et laque sur toile, 250 x 300 cm
- 2 *Wall Hanging*, 1969-70
Robert Morris
Feutre découpé, 250 x 372 x 30 cm
- 5 *Woman, Sag Harbor*, 1964
Willem de Kooning
Huile et fusain sur bois, 203.1 x 91.2 cm
- 6 *Bodegones con pargos dorados*, 1808-12
Francisco de Goya
Huile sur toile, 44.8 x 62.5 cm
- 10 *At the Carpet Shop*, 1979
Peter Fischli & David Weiss
Impression chromogénique, 24 x 26 cm
- 13 *Nuage vert*, 2009
HeHe
Prise de vue de l'artiste
- 15 *Windward*, 1963
Robert Rauschenberg
Huile et sérigraphie sur toile, 244 x 178 cm
- 17 *Bears Ears*, 2017
Rachel Harrison,
Bois, polystyrène, carton, peinture acrylique et autres, 170 x 130 x 136 cm
- 18 *Edges Crowd #617*, 2014
Jessica Stockholder
Plastique, fil, tissu réfléchissant, cuir et autres, 116.84 x 106.68 x 46.99 cm
- 20 *Lepanto (Part VII)*, 2001
Cy Twombly
Peinture acrylique et crayon de cire sur toile, 216.5 x 340.4 cm